

NOTE de la maison d'édition

1959, guerre d'Algérie.

Darius Pittas, petit-fils d'immigré Grec, ancien résistant et Gaulliste convaincu, paysan dans la montagne du Lure, veille avec un amour généreux sur son clan.

Son fils Jacques, l'Appelé du contingent revient parmi les siens, le temps d'une permission moisson.

Jean, l'Etudiant à Paris, prend parti pour l'indépendance de l'Algérie, au grand dam de son père Darius et revient lui aussi pour cette moisson.

Permission moisson est avant tout l'histoire d'une famille, de ses joies et déchirements avec, au fond des cœurs, la guerre et ses choix ainsi que les souffrances et les espérances qu'elle engendre.

Une époque relatée sans mélo, sans parti pris. Ce sujet fort est traité simplement avec intelligence, servi par des dialogues qui viennent du cœur, sans fausses notes (Télé 7 jours).

Prix du public au Festival International de Luchon

O-O-O-O-O-O-O-O

A plus de quatre-vingt kilomètres au nord de Marseille, le nez proéminent du vieil autocar de Joseph Falcucci perçait la nappe de chaleur qui miroitait sur la vallée.

Avec l'avènement du moteur à explosion, Emilien, son grand père, la mort dans l'âme, avait sacrifié sa vieille diligence sur l'autel de la modernité. Le Berlier avait donc repris le chemin de l'ancienne Poste qui, de Manosque à Forcalquier en passant par Banon, exigeait trois attelages.

Assis au fond de l'autobus, Jean Pittas regardait le paysage défilier, laissant venir à lui les souvenirs au parfum de lavande. Chaque virage était porteur d'aventures, chaque arbre avait son lot de rires, de larmes. Il n'aurait pu dire combien de batailles, il avait livré au sabre de bois sur ces restanques en friches et combien de ses émois amoureux gardaient secrets les méandres de ces vallons éclatants de genêts.

.....
La veille au soir, lorsque le train quitta la Gare de Lyon, à Paris tombait une pluie fine.

Sa chambre d'étudiant, à Montmartre, s'ouvrait sur une mer de zinc et d'ardoise. Au loin, la flèche de Notre Dame se perdait dans une nuit de deuil.

Sous-louée à la Doyenne des Sociétaires de la Comédie Française, propriétaire d'un magnifique appartement au troisième étage, cette chambre mansardée aux murs recouverts d'un papier à rayu-

res napoléoniennes avait vu se succéder des générations de bonnes à tout faire. Contemporain du papier peint, le robinet en cuivre du lavabo, récupéré dans la boutique d'un coiffeur pour hommes durant la drôle de guerre, laissait l'eau s'évader en supplice chinois, goutte-à-goutte.

Le front en sueur et les mains moites, Jean avait laissé son regard panoramiquer sur les toits de Paris jusqu'à se perdre dans la nuit agitée de la rive gauche, où continuaient à s'affronter manifestants et forces de l'ordre.

Anna tardait à revenir.

.....
Pour ne pas pleurer d'affection pour ces deux femmes qu'il aimait et qu'il avait bien failli ne plus jamais revoir, il s'empessa de lancer : "Salut, les bellounettes !"

Elles firent volte face et découvrirent le troufion qui embrassait les chiens accourus pour la fête. Leur plaisir fut si vif, si tranchant, qu'il les foudroya sur place. Jacques était là, devant elles, magnifique, heureux et beau, plus beau encore qu'au jour de son départ, ce petit saligaud. Il était là, revenu sans prévenir après dix mois d'absence, dix mois à guetter la venue du facteur, à éplucher les nouvelles, dix mois à en devenir chèvre.

Mathilde avait l'impression que ses espadrilles avaient des semelles en plomb. En forçant le destin, elle parvint à faire un pas, puis deux et s'avança péniblement, libérant Jacques de la sujétion qui s'emparait de sa poitrine. Il s'élança, l'attrapa à bras le corps et la dévora de baisers.

.....
Arrivée en fanfare avec la naissance du jour, l'équipe de la moissonneuse-batteuse était sur le pied de guerre bien avant l'embauche des saisonniers.

Les hommes installèrent de gros projecteurs sur le toit de la Bastide et dans les cyprès qui veillaient sur le domaine. La moisson allait durer jusqu'à tard dans la nuit.

La journée allait bientôt s'achever. Depuis sept heures du matin, la machine avait tracé de larges sillons dans les étangs dorés de la récolte. Autour d'elle, dans la poussière de blé, vaquait la piétaille. Véritables soldats d'une armée agricole, les servants de la moissonneuse ne lésinaient pas sur le labeur. Certains d'entre eux cassaient les grosses mottes de terre et écartaient les pierres à risque devant la moissonneuse, d'autres, derrière la batteuse, rangeaient les sacs de grain sur le bord de la travée et entassaient la paille en gerbes. Une dizaine de saisonniers les suivaient, liant les gerbes avec du fil de fer en chantant de vieilles comptines patoisantes. Les plus hardis, pour rire, puisque les femmes étaient jolies et volontiers coquines, n'avaient pas hésité à user d'un répertoire beaucoup plus polisson.

Aidés par Geneviève, que le travail ne rebutait pas, les Pittas avaient entassé les sacs de grains sur le plateau des tracteurs. Les plus jeunes avaient profité de l'arrêt de midi pour se tremper dans le bassin aux reinettes. Le travail avait repris vers treize heures, sous un cagnard d'enfer. Mais personne n'avait cherché à se plaindre ou à musarder. Mettant du cœur à l'ouvrage, ils avancèrent au rythme de la machine jusqu'à ce que les dernières pourpres cardinalices du Roi Soleil à son couchant disparaissent dans le grand inconnu de la nuit. Les chemises collaient aux torsos et les cheveux aux fronts. Quand le carillon de l'église égrena dix coups dans un ciel devenu sombre et que s'éveillait l'étoile du berger, s'allumèrent les projecteurs, ouvrant le bal d'une nuit laborieuse.

Sur la terrasse, la table regorgeait de légumes frais, de charcuterie, de viandes froides et de grands plats de côtelettes d'agneaux. Maria et Agnès, préposées au barbecue, ruisselantes de sueur, les faisaient griller sur la braise de sarments de vignes. Mathilde apporta une bassine de pois chiches en salade : "Si ça ne leur suffisait pas, j'ai encore de quoi leur en faire une lessiveuse !"

.....
Antoine avait amené le Papet.

Darius s'exclama joyeusement : “Oh, Toine ! Oh, Papet ! C'est gentil de venir nous... Mais sa joie se brisa brusquement ; Fathia sortait de la voiture, le paquetage de Jacques à la main.

— C'est un de ses amis qui me l'a rapporté ! dit-elle. Il n'avait que mon adresse.

— Oui, c'est un Parisien de l'Oise. Il n'a pas voulu venir jusqu'ici. Ça lui aurait fait trop peine ! ajouta le Papet, d'une voix éraillée.

— Il paraît qu'il était avec Jacques, le jour où... Il a dit qu'avant l'embuscade ils parlaient de leurs amours ! dit Antoine.

Ne parvenant plus à retenir ses larmes, Fathia murmura : “Il m'a dit que Jacques était beau... et qu'il buvait le soleil !”

O-O-O-O-O-O-O-O